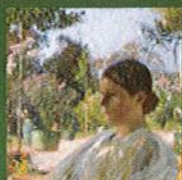


LES ANIMAUX ET NOUS :

imaginer, connaître, comprendre l'animal.



COLETTE

SIDO
suivi de
LES VRILLES
DE LA VIGNE

COLETTE (1873-1954), SIDO, récit autobiographique, 1929, et LES VRILLES DE LA VIGNE, recueil de courts récits, chroniques, dialogues et poèmes en prose, 1908 – ajouts en 1934.

Colette, qui fut bien sûr autrice, mais aussi actrice, journaliste, chanteuse, danseuse, maquilleuse, directrice d'un institut de beauté !..., a passé son enfance dans un petit village de Bourgogne. Inspirée par sa mère, surnommée Sido, fervente amoureuse de la faune et de la flore, la petite Colette évolue entre son jardin et les paysages bourguignons, où elle observe la nature que Sido lui a appris à aimer, à chérir et à protéger. Toute sa vie, celle qui deviendra une vraie vedette à Paris, dans tellement de domaines, sera toujours entourée d'animaux domestiques, chats et chiens, et passionnée par les bêtes sauvages, y compris les moindres insectes. Elle parle d'eux et leur rend hommage tout au long de sa carrière d'écrivain. Celle-ci a commencé en écrivant sous le pseudonyme de son mari, Willy, car une femme écrivain avait peu de chances de succès en ces temps-là. Colette, âgée de vingt ans, épouse cet homme qui en a trente-quatre et compte déjà de nombreuses conquêtes féminines, un divorce, et un fils. Il ne cessera d'être un

séducteur et un trompeur, elle bénéficiera de son réseau, et lui de ses talents d'écrivain ; en 1906, ils se séparent. Colette aura ensuite d'autres maris, des compagnes aussi, une seule fille (c'est rarissime à l'époque), en somme une vie libre – mais restera toujours fidèle aux nombreux animaux qui l'ont entourée tout au long de sa vie.

Le livre autobiographique Sido, paru en 1929, dresse le portrait du personnage éponyme, la mère bien-aimée, et de son amour de la nature, à travers divers épisodes et anecdotes familiales. J'ai extrait quelques brefs passages de ce très beau témoignage plein de tendresse et de respect, des moments en particulier lors desquels Colette évoque à quel point sa mère est attachée aux bêtes.

Le recueil Les Vrilles de la vigne, paru plus de vingt ans plus tôt, évoque quant à lui toutes sortes de thèmes et d'univers, le monde du spectacle, de l'art, de la fête, l'amitié, l'amour, les rêves, et bien sûr lui aussi la nature. Son titre vient de son premier récit, hommage à un oiseau piégé qui symbolise la vie de l'autrice ; d'autres textes du livre font le portrait d'animaux, leur donnent même la parole sous forme théâtrale, et nous font entendre un amour réciproque puissant entre les animaux et Colette. J'ai donné à lire ici quelques extraits de ces récits, dont certains intégraux.



LES VRILLES DE LA VIGNE

LES VRILLES¹ DE LA VIGNE

Autrefois, le rossignol ne chantait pas la nuit. Il avait un gentil filet de voix et s'en servait avec adresse du matin au soir, le printemps venu. Il se levait avec les camarades, dans l'aube grise et bleue, et leur éveil effarouché² secouait les hannetons³ endormis à l'envers des feuilles de lilas.

Il se couchait sur le coup de sept heures, sept heures et demie, n'importe où, souvent dans les vignes en fleur qui sentent le réséda⁴, et ne faisait qu'un somme⁵ jusqu'au lendemain.

¹ Les tiges enroulées qui permettent à la vigne et à d'autres plantes grimpantes de s'enrouler à des branches, tuteurs, grilles...

² Effrayé

³ Gros insectes

⁴ Plante aux fleurs odorantes

⁵ Un petit sommeil

Une nuit de printemps, le rossignol dormait debout sur un jeune sarment⁶, le jabot⁷ en boule et la tête inclinée, comme avec un gracieux torticolis. Pendant son sommeil, les cornes de la vigne, ces vrilles cassantes et tenaces, dont l'acidité d'oseille fraîche irrite et désaltère, les vrilles de la vigne poussèrent si dru⁸, cette nuit-là, que le rossignol s'éveilla ligoté, les pattes empêtrées de liens fourchus, les ailes impuissantes...

Il crut mourir, se débattit, ne s'évada qu'au prix de mille peines, et de tout le printemps se jura de ne plus dormir, tant que les vrilles de la vigne pousseront.

Dès la nuit suivante, il chanta, pour se tenir éveillé :

*Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...
Je ne dormirai plus !
Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...*



Il varia son thème, l'enguirlanda de vocalises⁹, s'éprit¹⁰ de sa voix, devint ce chanteur éperdu, enivré et haletant, qu'on écoute avec le désir insupportable de le voir chanter.

J'ai vu chanter un rossignol sous la lune, un rossignol libre et qui ne se savait pas épié. Il s'interrompt parfois, le col penché, comme pour écouter en lui le prolongement d'une note éteinte... Puis il reprend de toute sa force, gonflé, la gorge renversée, avec un air d'amoureux désespoir. Il chante pour chanter, il chante de si belles choses qu'il ne sait plus ce qu'elles veulent dire. Mais moi, j'entends encore à travers les notes d'or, les sons de flûte grave, les trilles¹¹ tremblés et cristallins, les cris purs et vigoureux, j'entends encore le premier chant naïf et effrayé du rossignol pris aux vrilles de la vigne :

Tant que la vigne pousse, pousse, pousse...

Cassantes, tenaces, les vrilles d'une vigne amère m'avaient liée, tandis que dans mon printemps je dormais d'un somme heureux et sans défiance. Mais j'ai rompu, d'un sursaut effrayé, tous ces fils tors¹² qui déjà tenaient à ma chair, et j'ai fui... Quand la torpeur¹³ d'une nouvelle nuit de miel a pesé sur mes paupières, j'ai craint les vrilles de la vigne et j'ai jeté tout haut une plainte qui m'a révélé ma voix.

Toute seule, éveillée dans la nuit, je regarde à présent monter devant moi l'astre voluptueux¹⁴ et morose¹⁵... Pour me défendre de retomber dans l'heureux sommeil, dans le printemps menteur où fleurit la vigne crochue, j'écoute le son de ma voix. Parfois, je crie fiévreusement ce qu'on a coutume de taire, ce qui se chuchote très bas, — puis ma voix languit¹⁶ jusqu'au murmure parce que je n'ose poursuivre...

Je voudrais dire, dire, dire tout ce que je sais, tout ce que je pense, tout ce que je devine, tout ce qui m'enchanté et me blesse et m'étonne ; mais il y a toujours, vers l'aube de cette nuit sonore, une sage main fraîche qui se pose sur ma bouche, et mon cri, qui s'exaltait¹⁷, redescend au verbiage¹⁸ modéré, à la volubilité¹⁹ de l'enfant qui parle haut pour se rassurer et s'étourdir...

Je ne connais plus le somme heureux, mais je ne crains plus les vrilles de la vigne.

 ...Montrez que ce texte permet à l'auteur de parler d'elle-même à travers un animal.

⁶ Fine branche de vigne

⁷ Le torse d'un oiseau

⁸ Si fort, si densément

⁹ De notes que les chanteurs d'opéra répètent pour s'entraîner

¹⁰ Se charma

¹¹ Notes vibrantes et puissantes

¹² Tordus, vrillés

¹³ La fatigue lourde et pesante

¹⁴ Agréable, dans le plaisir

¹⁵ Triste, mélancolique

¹⁶ S'affaiblit

¹⁷ Qui s'élevait, se surpassait

¹⁸ Au bavardage

¹⁹ Éloquence, facilité à parler



Toutes trois nous rentrons poudrées, moi, la petite bull et la bergère flamande²⁰... Il a neigé dans les plis de nos robes, j'ai des épaulettes blanches, un sucre impalpable fond au creux du museau camard²¹ de Poucette, et la bergère flamande scintille toute, de son museau pointu à sa queue en massue.

Nous étions sorties pour contempler la neige, la vraie neige et le vrai froid, raretés parisiennes, occasions, presque introuvables, de fin d'année... Dans mon quartier désert, nous avons couru comme trois folles, et les fortifications hospitalières, les fortifs décriées²² ont vu, de l'avenue des Ternes au boulevard Malesherbes, notre joie haletante de chiens lâchés. [...] Nous avons gratté de nos dix pattes une neige intacte, friable, qui fuyait sous notre poids avec un crissement caressant de taffetas²³. Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussièreux...

Assises maintenant devant la grille ardente, nous nous taisons toutes trois. Le souvenir de la nuit, de la neige, du vent déchaîné derrière la porte, fond dans nos veines lentement et nous allons glisser à ce soudain sommeil qui récompense les marches longues...

La bergère flamande, qui fume comme un bain de pieds, a retrouvé sa dignité de louve apprivoisée, son sérieux faux et courtois. D'une oreille, elle écoute le chuchotement de la neige au long des volets clos, de l'autre elle guette le tintement des cuillères dans l'office²⁴. Son nez effilé palpète, et ses yeux couleur de cuivre, ouverts droit sur le feu, bougent incessamment, de droite à gauche, de gauche à droite, comme si elle lisait... J'étudie, un peu défiante, cette nouvelle venue, cette chienne féminine et compliquée qui garde bien, rit rarement, se conduit en personne de sens et reçoit les ordres, les réprimandes sans mot dire, avec un regard impénétrable et plein d'arrière-pensées... Elle sait mentir, voler — mais elle crie, surprise, comme une jeune fille effarouchée et se trouve presque mal d'émotion. Où prit-elle, cette petite louve au rein bas²⁵, cette fille des champs wallons²⁶, sa haine des gens mal mis et sa réserve aristocratique²⁷ ? Je lui offre sa place à mon feu et dans ma vie, et peut-être m'aimera-t-elle, elle qui sait déjà me défendre...

Ma petite bull au cœur enfantin dort, foudroyée de sommeil, la fièvre au museau et aux pattes. La chatte grise n'ignore pas qu'il neige, et depuis le déjeuner je n'ai pas vu le bout de son nez, enfoui dans le poil de son ventre. Encore une fois me voici, en face de mon feu, de ma solitude, en face de moi-même...

Une année de plus... À quoi bon les compter ? [...]

« Il faut vieillir. Ne pleure pas, ne joins pas des doigts suppliants, ne te révolte pas : il faut vieillir. Répète-toi cette parole, non comme un cri de désespoir, mais comme le rappel d'un départ nécessaire. Regarde-toi, regarde tes paupières, tes lèvres, soulève sur tes tempes les boucles de tes cheveux : déjà tu commences à t'éloigner de ta vie, ne l'oublie pas, il faut vieillir ! [...]

 ...Relevez les termes et expressions du texte montrant que Colette parle d'elle-même comme d'un animal.

²⁰ Le bull (dog), ici à gauche, et le berger flamand, à droite, sont des races de chiens.

²¹ Le museau aplati

²² Critiquées

²³ Tissu précieux dont on fait des voiles de mariées.

²⁴ En cuisine.

²⁵ Dont l'arrière-train est bas

²⁶ De Belgique

²⁷ Sa haine des gens mal habillés et sa noble fierté



 ...Relevez les termes et expression du texte montrant que Colette parle des animaux comme d'humains, qu'elle les ANTHROPOMORPHISE / FAIT DE L'ANTHROPOMORPHISME.

 ...Dans quelle mesure peut-on dire qu'ici les animaux de Colette sont des amis pour elle, et même un foyer ?

AMOURS



Le rouge-gorge triompha. Puis, il alla chanter sa victoire à petits cris secs, invisible au plus épais du marronnier. Il n'avait pas reculé devant la chatte. Il s'était tenu suspendu dans l'air, un peu au-dessus d'elle, en vibrant comme une abeille, cependant qu'il lui jetait, par éclats brefs, des discours intelligibles²⁸ à qui connaît la manière outrecuidante²⁹ du rouge-gorge, et sa bravoure : « Insensée ! Tremble ! Je suis le rouge-gorge ! Oui, le rouge-gorge lui-même ! Un pas de plus, un geste vers le nid où couve ma compagne, et, de ce bec, je te crève les yeux ! »

Prête à intervenir, je veillais, mais la chatte sait que les rouges-gorges sont sacrés, elle sait aussi qu'à tolérer une attaque d'oiseau, un chat risque le ridicule, — elle sait tant de choses... Elle battit de la queue comme un lion, frémit du dos, mais céda la place au frénétique petit oiseau, et nous reprîmes toutes deux notre promenade du crépuscule. Promenade lente, agréable, fructueuse ; la chatte découvre, et je m'instruis. Pour dire vrai, elle semble découvrir. Elle fixe un point dans le vide, tombe en arrêt devant l'invisible, sursaute à cause du bruit que je ne perçois pas. Alors, c'est mon tour, et je tâche d'inventer ce qui la tient attentive.

À fréquenter le chat, on ne risque que de s'enrichir. Serait-ce par calcul que depuis un demi-siècle, je recherche sa compagnie ? Je n'eus jamais à le chercher loin : il naît sous mes pas. Chat perdu, chat de ferme traqueur et traqué, maigri d'insomnie, chat de libraire embaumé d'encre, chats des crémeries et des boucheries, bien nourris, mais transis, les plantes³⁰ sur le carrelage ; chats poussifs³¹ de la petite bourgeoisie, enflés de mou³² ; heureux chats despotes³³ qui régnez sur Claude Farrère, sur Paul Morand³⁴, — et sur moi... Tous vous me rencontrez sans surprise, non sans bonheur. Qu'entre cent chats, elle témoigne, un jour, en ma faveur, cette chatte errante et affamée qui se heurtait, en criant, à la foule que dégorge, le soir, le métro d'Auteuil. Elle me

²⁸ Compréhensibles, accessibles

²⁹ Orgueilleuse, prétentieuse

³⁰ Le plat des pattes

³¹ Trop engraisés, patauds

³² Morceaux de viande (poumons) donnés aux chats

³³ Tyrans


³⁴ Noms d'écrivains amis des chats

démêla, me reconnut : « Enfin, toi !... Comme tu as tardé, je n'en puis plus... Où est ta maison ? Va, je te suis... » Elle me suivit, si sûre de moi que le cœur m'en battait. Ma maison lui fit peur d'abord, parce que je n'y étais pas seule. Mais elle s'habitua, et y resta quatre ans, jusqu'à sa mort accidentelle.

Loin de moi de vous oublier, chiens chaleureux, meurtris de peu, pansés de rien³⁵. Comment me passerais-je de vous ? Je vous suis si nécessaire... Vous me faites sentir le prix que je vau. Un être existe donc encore, pour qui je remplace tout ? Cela est prodigieux, réconfortant, — un peu trop facile. Mais, cachons-le cet être aux yeux éloquents, cachons-le, dès qu'il subit ses amours saisonnières et qu'un lien douloureux rive la femelle au mâle... Vite, un paravent, une bâche, un parasol de plage, — et, par surcroît, allons-nous-en. Et ne revenons pas de huit jours, au bout desquels « Il » ne « La » reconnaîtra même pas : « l'ami de l'homme » est rarement l'ami du chien.

 ...En quoi peut-on dire que ce début de texte est un hommage aux qualités et aux compétences des animaux ?

J'en sais plus sur l'attachement qu'il me porte et sur l'exaltation³⁶ qu'il y puise, que sur la vie amoureuse du chien. C'est que je préfère, entre dix races qui ont mon estime, celle à qui les chances de maternité sont interdites. Il arrive que la terrière brabançonne, la bouledogue française, — types camards à crâne volumineux³⁷, qui périssent souvent en mettant bas, — renoncent d'instinct aux voluptueux³⁸ bénéfiques semestriels³⁹. Deux de mes chiennes bouledogues mordaient les mâles, et ne les acceptaient pour partenaires de jeu qu'en période d'innocence. Une caniche, trop subtile, refusait tous les partis⁴⁰ et consolait sa stérilité volontaire en feignant de⁴¹ nourrir un chiot en caoutchouc rouge... Oui, dans ma vie, il y a eu beaucoup de chiens, — mais il y a eu le chat. À l'espèce chat, je suis redevable d'une certaine sorte, honorable, de dissimulation, d'un grand empire⁴² sur moi-même, d'une aversion⁴³ caractérisée pour les sons brutaux, et du besoin de me taire longuement.

 ...En quoi l'auteur décrit-elle, depuis le début du texte, une forme de magie autour de ces bêtes bien-aimées ?

³⁵ Soignés facilement, remis sur pieds aisément

³⁶ Le vif bonheur

³⁷ Colette décrit ici la tête typique des races de chiens qu'elle vient de nommer.

³⁸ Plaisants

³⁹ Les chaleurs reviennent deux fois par an

⁴⁰ Tous les... fiancés !

⁴¹ En faisant semblant de

⁴² Domination, maîtrise

⁴³ Haine, dégoût, rejet



Cette chatte, qui vient de poser en « gros premier plan » dans le roman qui porte son nom⁴⁴, la chatte du rouge-gorge, je ne la célèbre qu'avec réserve, qu'avec trouble. Car, si elle m'inspire, je l'obsède. Sans le vouloir, je l'ai attirée hors du monde félin. Elle y retourne au moment des amours, mais le beau matou parisien, l'étalon qui « va en ville », pourvu de son coussin, de son plat de sciure⁴⁵, de ses menus et... de sa facture, que fait de lui ma chatte ? Le même emploi que du sauvage essorillé⁴⁶ qui passe, aux champs, par le trou de la haie. Un emploi rapide, furieux et plein de mépris. Le hasard unit à des inconnus cette indifférente. De grands cris me parviennent, de guerre et d'amour, cris déchirants comme celui du grand-duc⁴⁷ qui annonce l'aube. J'y reconnais la voix de ma chatte, ses insultes, ses feulements⁴⁸, qui mettent toutes choses au point et humilient le vainqueur de rencontre...



À la campagne, elle récupère une partie de sa coquetterie. Elle redevient légère, gaie, infidèle à plusieurs mâles auxquels elle se donne et se reprend sans scrupule. Je me réjouis de voir qu'elle peut encore, par moments, n'être qu'« une chatte » et non plus « la chatte », ce chaleureux, vif et poétique esprit, absorbé dans le fidèle amour qu'elle m'a voué.

Entre les murs d'un étroit jardin d'Île-de-France, elle s'ébat, elle s'abandonne. Elle se refuse aussi. L'intelligence a soustrait son corps aux communes frénésies⁴⁹. Elle est de glace lorsque ses pareilles brûlent. Mais elle appelait rêveusement l'amour il y a trois semaines sous des nids déjà vides, parmi les chatons nés deux mois plus tôt, et mêlait ses plaintes aux cris des mésangeaux gris. L'amour ne se le fit pas dire deux fois. Vint le vieux conquérant rayé, aux canines démesurées, sec, chauve par places, mais doué d'expérience, d'une décision sans seconde, et respecté même de ses rivaux. Le jeune rayé le suivait de près, tout resplendissant de confiance et de sottise, large du nez, bas du front et beau comme un tigre. Sur la tuile faîtière⁵⁰ du mur parut enfin le chat de ferme, coiffé en bandeaux de deux taches grises sur fond blanc sale, avec un air mal éveillé et incrédule : « Rêvé-je ? il m'a semblé qu'on me mandait⁵¹ d'urgence... »

Tous trois entrèrent en lice⁵², et je peux dire qu'ils en virent de dures. La chatte eut d'abord cent mains pour les gifler, cent petites mains bleues, véloces⁵³, qui s'accrochaient aux toisons rases et à la peau qu'elles couvraient. Puis elle se roula en forme de huit. Puis elle s'assit entre les trois matons et parut les oublier longuement. Puis elle sortit de son rêve hautain pour se percher sur un pilier au chapiteau effrité, d'où sa vertu défiait tous les assaillants. Quand elle daigna descendre, elle devisagea les trois esclaves avec un étonnement enfantin, souffrit que l'un d'eux, du museau, baisât son museau ravissant et bleu. Le baiser se prolongeant, elle le rompit par un cri impérieux, une sorte d'aboiement de chat, intraduisible, mais auquel les trois mâles répondirent par un saut de recul. Sur quoi, la chatte entreprit une toilette minutieuse, et les trois ajournés⁵⁴ se lamentèrent d'attendre. Même, ils firent mine de se battre, pour passer le temps, autour d'une chatte froide et sourde.

Enfin, renonçant aux mensonges et aux jeux, elle se fit cordiale, s'étira longuement, et, d'un pas de déesse, rejoignit le commun des mortels.

 ...En quoi peut-on dire que ses diverses bêtes reflètent quelque peu la vie sentimentale de Colette ?

⁴⁴ Oui, un court roman de Colette se nomme en effet *La Chatte*. Résumé Wiki : « Le roman, qui se déroule à Neuilly, relate la passion d'un jeune homme, Alain, pour Saha, une fascinante chatte de la race des Chartreux. Jeune marié, il reste mystérieux aux yeux de sa femme, Camille, qui se prend de jalousie pour la chatte, la favorite insurpassable. Dès lors, pour l'amoureuse délaissée, aucun procédé ne sera trop brutal pour écarter l'animal de son chemin. Alors que le mari est absent, Camille tente de tuer Saha en la défenestrant depuis un balcon haut de neuf étages, mais Saha survit. Lors qu'Alain revient et comprend ce que Camille a tenté de faire, il divorce. »

⁴⁵ La litière, bien sûr...

⁴⁶ Aux oreilles abîmées, voire coupées (par des bagarres, le plus souvent).

⁴⁷ Grand hibou

⁴⁸ Cris soufflés typiques d'un chat en colère

⁴⁹ Aux chaleurs habituelles que connaissent les autres chattes.

⁵⁰ La tuile la plus haute.

⁵¹ Qu'on m'appelait

⁵² En compétition

⁵³ Rapides

⁵⁴ Refusés pour la journée, remis à plus tard

Je ne restai pas là pour savoir la suite. Encore que la grâce féline sorte indemne de tous les risques, pour-
quoi la soumettre à la suprême épreuve ? J'abandonnai la chatte à ses démons et retournai l'attendre au lieu
qu'elle ne quitte ni de jour ni de nuit quand j'y travaille lentement et avec peine — la table où assidue⁵⁵, muette
à miracle, mais résonnante d'un sourd murmure de félicité⁵⁶, gît, veille ou repose sous ma lampe la chatte, mon
modèle, la chatte, mon amie.

👉 ...En somme, qu'est-ce que tous ces animaux ont apporté de bon à leur maîtresse ?

👉 ...Expliquez en quoi le titre « Amours » est parfait pour ce texte.

UN RÊVE

Je rêve. Fond noir enfumé de nues⁵⁷ d'un bleu très sombre, sur lequel passent des ornements géométriques auxquels manque toujours un fragment, soit du cercle parfait, soit de leurs trois angles, de leurs spirales rehaussées de feu. Fleurs flottantes sans tiges ou sans feuilles. Jardins inachevés ; [...]. [...] Point de personnages. — Silence, puis un aboiement triste, étouffé.

MOI, *en sursaut*. — Qui aboie ?

UNE CHIENNE. — Moi

MOI. — Qui, toi ? Une chienne ?

ELLE. — Non. La chienne.

MOI. — Bien sûr, mais quelle chienne ?

ELLE, *avec un gémissement réprimé*. — Il y en a donc une autre ? Quand je n'étais pas encore l'ombre que me voici, tu ne m'appelais que « la chienne ». Je suis ta chienne morte.

MOI. — Oui... Mais... Quelle chienne morte ? Pardonne-moi...

ELLE. — Là je te pardonne, si tu devines : je suis celle qui a mérité de revenir.

MOI, *sans réfléchir*. — Ah ! je sais ! Tu es Nell, qui tremblait mortellement aux plus subtils signes de départ et de séparation, qui se couchait sur le linge blanc dans le compartiment de la malle

et faisait une prière pour devenir blanche, afin que je l'emmenasse sans la voir... Ah ! Nell !... Nous avons bien mérité qu'une nuit enfin te rappelle du lieu où tu gisais⁵⁸...

Un silence. Les nues bleu sombre cheminent sur le fond noir.

ELLE, *d'une voix plus faible*. — Je ne suis pas Nell.

MOI, *pleine de remords*. — Oh ! je t'ai blessée ?

⁵⁵ Fidèle, toujours à l'heure.

⁵⁶ De bonheur

⁵⁷ De nuages, de nuées.

⁵⁸ Où tu étais étendue, morte.

ELLE. — Pas beaucoup. Bien moins qu'autrefois, quand d'une parole, d'un regard, tu me consternais... Et puis, tu ne m'as peut-être pas bien entendue : je suis la chienne, te dis-je...

MOI, *éclairée soudain*. — Oui ! Mais oui ! la chienne ! Où avais-je la tête ? Celle de qui je disais, en entrant : « La chienne est là ? » Comme si tu n'avais pas d'autre nom, comme si tu ne t'appelais pas Lola... La chienne qui voyageait avec moi toujours, qui savait de naissance comment se comporter en wagon, à l'hôtel, dans une sordide loge de music-hall... Ton museau fin tourné vers la porte, tu m'attendais... Tu maigrissais de m'attendre... Donne-le, ton museau fin que je ne peux pas voir ! Donne que je le touche, je reconnaîtrais ton pelage entre cent autres... (*Un long silence. Quelques-unes des fleurs sans tige ou sans feuilles s'éteignent.*) Où es-tu ? Reste ! Lola...

ELLE, *d'une voix à peine distincte*. — Hélas !... Je ne suis pas Lola !

MOI, *baissant aussi la voix*. — Tu pleures ?

ELLE, *de même*. — Non. Dans le lieu sans couleur où je n'ai pas cessé de t'attendre, c'en est fini pour moi des larmes, tu sais, ces larmes pareilles aux pleurs humains, et qui tremblaient sur mes yeux couleur d'or...

MOI, *l'interrompant*. — D'or ? Attends ! D'or, cerclés d'or plus sombre, et pailletés...

ELLE, *avec douceur*. — Non, arrête-toi, tu vas encore me nommer d'un nom que je n'ai jamais entendu. Et peut-être qu'au loin des ombres de chiennes couchées tressailleraient de jalousie, se lèveraient, gratteraient le bas d'une porte qui ne s'ouvre pas cette nuit pour elles. Ne me cherche plus. Tu ne sauras jamais pourquoi j'ai mérité de revenir. Ne tâtonne pas, de ta main endormie, dans l'air noir et bleu qui me baigne, tu ne rencontreras pas ma robe...

MOI, *anxieuse*. — Ta robe... couleur de froment⁵⁹ ?

ELLE. — Chut ! Je n'ai plus de robe. Je ne suis qu'une ligne, un trait sinueux de phosphore, une palpitation, une plainte perdue, une quêteuse que la mort n'a pas mise en repos, le reliquat⁶⁰ gémissant, enfin, de la chienne entre les chiennes, de la chienne...

MOI, *criant*. — Reste ! Je sais ! Tu es...

Mais mon cri m'éveille [...] et éparpille, oubliées, les syllabes du nom que porta sur la terre, parmi les ingrats, la chienne qui mérita de revenir, la chienne...



...Comment s'exprime ici l'amour de Colette pour ses animaux défunts ?

NONOCHE

[...] L'ombre des pigeons tournoie, énorme, sur le mur tiède de la maison et éveille, d'un coup d'éventail, Nonoche qui dormait dans sa corbeille...

Son poil a senti passer l'ombre d'un oiseau ! Elle ne sait pas bien ce qui lui arrive. [...] Elle baisse les yeux et la mémoire de toutes choses lui remonte au visage dans un sourire triangulaire ; contre elle, noyé en elle, roulé en escargot, sommeille son fils.

« Qu'il est beau ! se dit-elle. Et gros ! Aucun de mes enfants n'a été si beau. D'ailleurs je ne me souviens plus d'eux... Il me tient chaud. »

Elle s'écarte, creuse le ventre avant de se lever, pour que son fils ne s'éveille pas. Puis elle bombe un dos de dromadaire, s'assied et bâille, en montrant les stries fines d'un palais trois fois taché de noir.

⁵⁹ Ton pelage couleur de blé

⁶⁰ Un reste

En dépit de nombreuses maternités, Nonoche conserve un air enfantin qui trompe sur son âge. Sa beauté solide restera longtemps jeune, et rien dans sa démarche, dans sa taille svelte et plate, ne révèle qu'elle fut, en quatre portées, dix-huit fois mère. [...]

Futile, rêveuse, passionnée, gourmande, caressante, autoritaire, Nonoche rebute le profane⁶¹ et se donne aux seuls initiés qu'a marqués le signe du Chat. Ceux-là même ne la comprennent pas tout de suite et disent : « Quelle bête capricieuse ! » Caprice ? point. Hyperesthésie⁶² nerveuse seulement. La joie de Nonoche est tout près des larmes, et il n'y a guère de folle partie de ficelle ou de balle de laine qui ne finisse en petite crise hystérique, avec morsures, griffes et feulements rauques. Mais cette même crise cède sous une caresse bien placée, et parce qu'une main adroite aura effleuré ses petites mamelles sensibles, Nonoche furibonde⁶³ s'effondrera sur le flanc, plus molle qu'une peau de lapin, toute trépidante d'un ronron cristallin qu'elle file trop aigu et qui parfois la fait tousser...

« Qu'il est beau ! » se dit-elle en contemplant son fils. « La corbeille devient trop petite pour nous deux. C'est un peu ridicule, un enfant si grand qui tette encore. Il tette avec des dents pointues maintenant... Il sait boire à la soucoupe, il sait rugir à l'odeur de la viande crue, il gratte à mon exemple la sciure du plat, d'une manière anxieuse et précipitée où je me retrouve toute... Je ne vois plus rien à faire pour lui, sauf de le sevrer⁶⁴. Comme il abîme ma troisième mamelle de droite ! C'est une pitié. Le poil de mon ventre, tout autour, ressemble à un champ de seigle versé sous la pluie ! Mais quoi ? quand ce grand petit se jette sur mon ventre, les yeux clos comme un nouveau-né, quand il arrange en gouttière autour de la tétine sa langue devenue trop large... qu'il me pille et me morde et me boive, je n'ai pas la force de l'en empêcher ! »



Le fils de Nonoche dort dans sa robe rayée, pattes mortes et gorge à la renverse. On peut voir sous la lèvre relevée un bout de langue, rouge d'avoir tété, et quatre petites dents très dures, taillées dans un silex transparent

Nonoche soupire, bâille et enjambe son fils avec précaution pour sortir de la corbeille. La tiédeur du perron est agréable aux pattes. [...] Mais quelque chose arrête court son geste, quelque chose oriente en avant ses oreilles, noircit le vert acide de ses prunelles...

Du fond du bois où la nuit massive est descendue d'un bloc, par-dessus l'or immobile des treilles, à travers tous les bruits familiers, n'a-t-elle pas entendu venir jusqu'à elle, traînant, sauvage, musical, insidieux⁶⁵, — l'Appel du Matou ?

Elle écoute... Plus rien. Elle s'est trompée... Non ! L'appel retentit de nouveau, lointain, rauque et mélancolique à faire pleurer, reconnaissable entre tous. Le cou tendu, Nonoche semble une statue de chatte, et ses moustaches seules remuent faiblement, au battement de ses narines. D'où vient-il, le tentateur ? Qu'ose-t-il demander et promettre ? Il multiplie ses appels, il les module, se fait tendre, menaçant, il se rapproche et pourtant reste invisible ; sa voix s'exhale du bois noir, comme la voix même de l'ombre...

« Viens !... Viens !... Si tu ne viens pas ton repos est perdu. Cette heure-ci n'est que la première, mais songe que toutes les heures qui suivront seront pareilles à celle-ci, emplies de ma voix, messagères de mon désir... Viens !... »

« Tu le sais, tu le sais que je puis me lamenter durant des nuits entières, que je ne boirai plus, que je ne mangerai plus, car mon désir suffit à ma vie et je me fortifie d'amour ! Viens !... »

⁶¹ Dégoûte le non-initié, celui qui n'y connaît rien

⁶² Hypersensibilité

⁶³ Furieuse

⁶⁴ De ne plus l'allaiter

⁶⁵ Fourbe

« Tu ne connais pas mon visage et qu'importe ! Avec orgueil, je t'apprends qui je suis : je suis le long Matou déguenillé⁶⁶ par dix étés, durci par dix hivers. Une de mes pattes boite en souvenir d'une vieille blessure, mes narines balafrées grimacent et je n'ai plus qu'une oreille, festonnée⁶⁷ par la dent de mes rivaux.


[...]

« Mes dents courberont ta nuque rétive⁶⁸, je souillerai ta robe, je t'infligerai autant de morsures que de caresses, j'abolirai en toi le souvenir de ta demeure et tu seras, pendant des jours et des nuits, ma sauvage compagne hurlante... jusqu'à l'heure plus noire où tu te retrouveras seule, car j'aurai fui mystérieusement, las⁶⁹ de toi, appelé par celle que je ne connais pas, celle que je n'ai pas possédée encore... Alors tu retourneras vers ton gîte, affamée, humble, vêtue de boue, les yeux pâles, l'échine⁷⁰ creusée comme si ton fruit y pesait déjà, et tu te réfugieras dans un long sommeil tressaillant de rêves où ressuscitera notre amour... Viens !... »

Nonoche écoute. Rien dans son attitude ne décèle qu'elle lutte contre elle-même, car le tentateur pourrait la voir à travers l'ombre, et le mensonge est la première parure d'une amoureuse... Elle écoute, rien de plus...

Dans sa corbeille, l'obscurité éveille peu à peu son fils qui se déroule, chenille velue, et tend des pattes tâtonnantes... Il se dresse, maladroit, s'assied plus large que haut, avec une majesté puérile. [...] Debout sur ses quatre pattes courtaudes, fidèle à la tradition qui lui enseigna cette danse barbare, il s'approche les oreilles renversées, le dos bossu, l'épaule de biais, par petits bonds de joujou terrible, et fond sur Nonnoche qui ne s'y attendait pas... La bonne farce ! Elle en a presque crié. On va sûrement jouer comme des fous jusqu'au dîner.

Mais un revers de patte nerveux a jeté l'assaillant au bas du perron⁷¹, et maintenant une grêle de tapes sèches s'abat sur lui, commentées de fauves crachements et de regards en furie !... La tête bourdonnante, poudré de sable, le fils de Nonnoche se relève, si étonné qu'il n'ose pas demander pourquoi, ni suivre celle qui ne sera plus jamais sa nourrice et qui s'en va très digne, le long de la petite allée noire, vers le bois hanté...

 ...Et si le Matou du « bois hanté » était un symbole de... Willy ? Expliquez, après avoir lu aussi « Toby-Chien parle » !



TOBY-CHIEN PARLE

Un petit intérieur tranquille. À la cantonade, bruits de cataclysme. Kiki-la-Doucette, chat des Chartreux, se cramponne vainement à un somme illusoire. Une porte s'ouvre et claque sous une main invisible, après avoir livré passage à Toby-Chien, petit bull démoralisé.

KIKI-LA-DOUCETTE, *s'étirant*. — Ah ! ah ! qu'est-ce que tu as encore fait ?

TOBY-CHIEN, *piteux*. — Rien.

KIKI-LA-DOUCETTE. — À d'autres ! Avec cette tête-là ? Et ces rumeurs de catastrophe ?

[...]

⁶⁶ Pelé, abîmé

⁶⁷ Dentelée

⁶⁸ Rebelle

⁶⁹ Lassé, fatigué

⁷⁰ Le dos

⁷¹ Petit escalier d'entrée



TOBY-CHIEN. — Voilà. Nous étions bien tranquilles, Elle et moi, dans le cabinet de travail. Elle lisait des lettres, des journaux [...] quand tout à coup : « Zut ! s'écria-t-Elle. Et même crotte de bique ! » Et sous son poing asséné⁷² la table vibra, les papiers volèrent... Elle se leva, marcha de la fenêtre à la porte, se mordit un doigt, se gratta la tête, se frotta rudement le bout du nez. [...] « Toutes, elles souhaitent ma mort, m'inventent des amants ; elles l'entourent de leur ronde effrénée, Lui faible, lui, volage⁷³ et amoureux de l'amour qu'il inspire, Lui qui goûte si fort ce jeu de se sentir empêtré dans cent petits doigts crochus de femmes... Il a délivré en chacune la petite bête mauvaise et sans scrupules, matée⁷⁴ — si peu ! — par l'éducation ; elles ont menti, forniqué, cocufié⁷⁵, avec une joie et une fureur de harpies⁷⁶, autant par haine de moi que pour l'amour de Lui...

« Alors... adieu tout ! adieu... presque tout. Je Le leur laisse. Peut-être qu'un jour Il les verra comme je les vois, avec leurs visages de petites truies gloutonnes. Il s'enfuira, effrayé, frémissant, dégoûté d'un vice inutile... »

Je haletais autant qu'Elle, ému de sa violence. Elle entendit ma respiration et se jeta à quatre pattes, sa tête sous le tapis de la table, contre la mienne...

« Oui, inutile ! je maintiens le mot. Ce n'est pas un petit bull carré qui me fera changer d'avis, encore ! Inutile s'il n'aime pas assez ou s'il méconnaît l'amour véritable ! Quoi ?... ma vie aussi est inutile ? Non, Toby-Chien. Moi, j'aime. J'aime tant tout ce que j'aime ! Si tu savais comme j'embellis tout ce que j'aime, et quel plaisir je me donne en aimant ! Si tu pouvais comprendre de quelle force et de quelle défaillance m'emplit ce que j'aime !... C'est cela que je nomme le frôlement du bonheur. [...]


Elle répéta, comme pour Elle-même, avec un sourire contenu : « Vous n'êtes pas trop fatiguée, mon amour ? » puis soudain éclata en larmes nerveuses, des larmes vives, rondes, pressées, en gouttes étincelantes qui sautaient sur ses joues, joyeusement... Mais moi, tu sais, quand Elle pleure, je sens la vie me quitter...

KIKI-LA-DOUCETTE. — Je sais, tu t'es mis à hurler ?

TOBY-CHIEN. — Je mêlai mes larmes aux siennes, voilà tout. Mal m'en prit ! Elle me saisit par la peau du dos, comme une petite valise carrée, et de froides injures tombèrent sur ma tête innocente : « Mal élevé. Chien hystérique. Saucisson larmoyeur. Crapaud à cœur de veau. Phoque obtus⁷⁷... » Tu sais le reste. Tu as entendu la porte ; le tisonnier⁷⁸ qu'elle a jeté dans la corbeille à papiers, et le seau à charbon qui a roulé béant, et tout...

KIKI-LA-DOUCETTE. — J'ai entendu. J'ai même entendu, ô Chien, ce qui n'est pas parvenu à ton entendement⁷⁹ de bull simplet. Ne cherche pas. Elle et moi, nous dédaignons le plus souvent de nous expliquer. Il m'arrive, lorsqu'une main inexperte me caresse à rebours, d'interrompre un paisible et sincère ronron par un *khh* ! féroce, suivi d'un coup de griffe foudroyant comme une étincelle... « Que ce chat est traître ! » s'écrie l'imbécile... Il n'a vu que la griffe, il n'a pas deviné l'exaspération nerveuse, ni la souffrance aiguë qui lancine⁸⁰ la peau de mon dos... Quand Elle agit follement, Elle, ne dis pas, en haussant tes épaules carrées : « Elle est folle ! » Plutôt, cherche la main maladroite, la piqûre insupportable et cachée qui se manifeste en cris, en rires, en course aveugle vers tous les risques...



 ...Quelles sont les qualités respectives de Toby et de Kiki ?

⁷² Qui a frappé, qui a cogné

⁷³ Infidèle

⁷⁴ Dominée, maîtrisée

⁷⁵ Ces deux verbes ont à peu près le même sens


⁷⁶ De démons, de monstres

⁷⁷ Borné.

⁷⁸ Outil de métal qui sert à piquer et briser les bûches d'une cheminée.

⁷⁹ Ton jugement, ta compréhension, ton intelligence

⁸⁰ Qui fait souffrir lentement


 ...En quoi peut-on affirmer que Kiki et Toby sont liés intimement à Colette ? Relevez les divers éléments directs et implicites qui le prouvent.

BELLES-DE-JOUR

La guêpe mangeait la gelée de groseilles de la tarte. Elle y mettait une hâte méthodique et gloutonne, la tête en bas, les pattes engluées, à demi-disparue dans une petite cuve rose aux parois transparentes. Je m'étonnais de ne pas la voir enfler, grossir, devenir ronde comme une araignée... Et mon amie n'arrivait pas, mon amie si gourmande, qui vient goûter assidûment chez moi [...]. « Elle a oublié », pensais-je patiemment. La guêpe, endormie ou morte de congestion⁸¹, s'enlisait, la tête en bas, dans sa cuve de délices...

[Arrive enfin l'amie attendue, Valentine, une femme de la haute société. Colette propose de la tarte à celle-ci :]

- Allons... mangez et taisez-vous. Ça ? c'est pas sale, c'est une guêpe. Figurez-vous qu'elle a creusé toute seule ce petit trou ! Je l'ai regardée, elle a mangé tout ça en vingt-cinq minutes.
- Comment, vous l'avez regardée ? Quelle dégoûtante créature vous êtes, tout de même ! Non merci, je n'ai pas faim.

 ... Faites le lien, facile à dégager, entre cette histoire de guêpe, et celle du merle, dans Sido, page 14 de ce livret.



SIDO

Extrait du chapitre I°, « Sido » [La météo des animaux]

« Sido » n'avait point sa pareille pour feuilleter, en les comptant, les pelures micacées⁸² des oignons.

- Une... deux... trois robes ! Trois robes pour l'oignon !

Elle laissait choir⁸³ lunettes ou binocle sur ses genoux, ajoutait pensivement :



⁸¹ D'indigestion

⁸² Ressemblant à du mica, c'est-à-dire feuilletées et brillantes, luisantes.

⁸³ Tomber

- C'est signe de grand hiver. Je ferai habiller de paille la pompe⁸⁴. D'ailleurs, la tortue s'est déjà enterrée. Et les écureuils, autour de la Guillemette, ont volé les noix et les noisettes en quantité pour leurs provisions. Les écureuils savent toujours tout.

Annonçait-on, dans un journal, le dégel ? Ma mère haussait l'épaule, riait de mépris :

- Le dégel ? Les météorologues de Paris ne m'en apprendront pas ! Regarde les pattes de la chatte !

Frileuse, la chatte en effet pliait sous elle des pattes invisibles, et serrait fortement les paupières.

- Pour un petit froid passager, continuait « Sido », la chatte se roule en turban, le nez contre la naissance de la queue. Pour un grand froid, elle gare la plante de ses pattes de devant et les roule en manchon⁸⁵.



Extrait du chapitre I^o, « Sido » [La chrysalide]



[Colette nous narre le soin et la passion avec lesquels sa mère s'occupe de ses diverses plantations. Voici Sido face à un pot rempli de terre :]

- Je suis bien ennuyée... je ne sais plus si c'est une famille de bulbes de crocus⁸⁶, que j'ai enterrés, ou bien une chrysalide de paon-de-nuit⁸⁷...

- Il n'y a qu'à gratter, pour voir...

Une main preste⁸⁸ arrêta la mienne [...]


- À aucun prix ! Si c'est la chrysalide, elle mourra au contact de l'air ; si c'est le crocus, la lumière flétrira son petit rejet blanc, - et tout sera à recommencer ! Tu m'entends bien ? Tu n'y toucheras pas ?

- Non, maman...

[...] Elle savait que je ne résisterais pas, moi non plus, au désir de savoir, et qu'à son exemple je fouillerais, jusqu'à son secret, la terre du pot à fleur. [...] J'allais donc, grattant à la dérobée le jardin d'essai [...], [j]e contrariais l'aveugle dessein⁸⁹ que poursuit la chrysalide [...] et la précipitais d'une mort passagère au néant définitif.

- Tu ne comprends pas... Tu ne peux pas comprendre. Tu n'es qu'une petite meurtrière de huit ans... de dix ans... Tu ne comprends rien encore à ce qui veut vivre...

Je ne recevais pas, en paiement de mes méfaits⁹⁰, d'autre punition. Celle-là m'était d'ailleurs assez dure.

 ... « Connaître et comprendre l'animal » : en quoi ces deux passages illustrent-ils à merveille cette partie du titre de notre thème 2025-2026 ?

⁸⁴ La pompe à eau : pourquoi mettre de la paille autour ? 😊

⁸⁵ Gros étui de fourrure où l'on protège ses mains par grand froid.

⁸⁶ Plante semblable à une petite tulipe

⁸⁷ La chrysalide, ou cocon, d'un grand papillon de nuit, celui dont j'ai mis en image la chrysalide et la version achevée.

⁸⁸ Rapide, vive

⁸⁹ Le but secret

⁹⁰ De mes crimes

Extrait du chapitre I°, « Sido » [Le merle]

14

/

16

[Le jardin de Sido comporte un cerisier. Elle y a installé un épouvantail pendu, bonhomme de chiffons avec un grand chapeau. Voici venu le mois de mai, le temps des cerises.]

Peu de jours après, je trouvais ma mère sous l'arbre, passionnément immobile, la tête à la rencontre du ciel d'où elle bannissait les religions humaines...

- Chut !... Regarde...

Un merle noir, oxydé⁹¹ de vert de de violet, piquait les cerises, buvait le jus, déchiquetait la chair rosée...

- Qu'il est beau !... chuchotait ma mère. Et tu vois comme il se sert de sa patte ? Et tu vois les mouvements de sa tête et cette arrogance ? Et ce tour de bec pour vider le noyau ? Et remarque bien qu'il n'attrape que les plus mûres...


- Mais, maman, l'épouvantail...

- Chut !... l'épouvantail ne le gêne pas...

- Mais, maman, les cerises !...

Ma mère ramena sur la terre ses yeux couleur de pluie :

- Les cerises ?... Ah ! oui, les cerises...

... Montrez que ce texte-ci, et celui qui le précède, prouvent que Sido donne aux animaux une place première, primordiale, essentielle dans sa vie, y compris familiale et maternelle.



⁹¹ Brillant

Extrait du chapitre II°, « Le capitaine » [Le capitaine et le chien]

[Le chapitre « Le capitaine » nous fait découvrir le père de Colette, ancien officier.]

C'est ma mère qui caressait la jument noire, qui offrait à ses dents jaunies des pousses tendres, et qui essayait les pattes du chien pataugeur. Je n'ai jamais vu mon père toucher un cheval. Nulle curiosité ne l'a attiré vers un chat, penché sur un chien. Jamais un chien ne lui a obéi...

- Allons, monte ! ordonnait à Moffino la belle voix du capitaine.

Mais le chien, contre le marchepied de la voiture, battait de la queue froidement, et regardait ma mère...

- Monte, animal ! Qu'est-ce que tu attends ? répétait mon père.

« J'attends l'ordre », semblait répondre le chien.

- Eh ! saute ! lui criais-je.

Il ne se le faisait pas dire deux fois.

 ... Quels sens donnez-vous à cette petite anecdote concernant le père de Colette et le chien Moffino ?

Extrait du chapitre II°, « Le capitaine » [Le bourdon bleu⁹²]

Si cette curiosité me quitte, qu'on m'ensevelisse, je n'existe plus. Une de mes dernières indiscretions s'adressa au grand hyménoptère⁹³ d'acier bleu qui abonde, en Provence, pendant la floraison des « soleils »⁹⁴, en juillet-août. Tourmentée d'ignorer le nom de ce guerrier bardé, je m'interrogeais : « A-t-il ou non un dard ? Est-il seulement un samouraï magnifique mais sans sabre ? » Je suis bien soulagée d'être tirée d'incertitude. Une curieuse petite déformation, sur l'os d'une phalange⁹⁵, atteste que le guerrier bleu est armé à merveille, et prompt⁹⁶ à dégainer.

 ... Comment ce texte montre-t-il que Colette a toujours eu à cœur de bien connaître les bêtes, y compris les insectes ?



⁹² Ce texte évoque un insecte de nos régions, nommé xylocope ou bourdon bleu, grosse abeille solitaire de couleur bleu-noir aux ailes violacées très brillantes.

⁹³ Insecte à quatre ailes, comme les abeilles, les mouches, et d'autres.

⁹⁴ Surnom des tournesols

⁹⁵ Deuxième phalange des doigts de la main

⁹⁶ Rapide, vif

